

La Syrie, carrefour des civilisations.

En mars dernier, j'ai fait un voyage de dix jours en Syrie et vais tenter de partager avec vous quelques impressions de cette plongée captivante et émouvante dans l'Histoire.

Située au débouché des grandes routes caravanières, la Syrie fut toujours une terre de passage et une terre convoitée où s'affrontèrent les empires. Dans ce pays dont la surface est aujourd'hui d'à peine 200 000 kilomètres carrés, dont plus de la moitié en déserts, se sont succédées, en 16000 ans, trente-neuf civilisations... Je citerai, liste non exhaustive, les Sumériens, les Akkadiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Egyptiens, les Hittites, les

Araméens, les Parthes, les Palmyriens, les Grecs, les Romains au tournant de notre ère, suivis des Byzantins, des Sassanides, des dynasties musulmanes, des Croisés, des Ayyoubides, des Mamelouks, des Ottomans et, enfin, des puissances occidentales au XIXe siècle. On imagine la complexité de l'histoire de cette pointe du « croissant fertile » et les multiples influences culturelles, linguistiques, religieuses, architecturales et artistiques.

Le vertige du passé m'a assailli dès Damas, site implanté au IVe millénaire, grâce aux eaux du Barada ; mentionné dans les tablettes de Mari et d'Ebla ; et considéré comme la plus ancienne cité au monde continuellement habitée.

Dès l'antiquité, on trouve en Syrie de multiples exemples de tolérance et de cohabitations interreligieuses. A Doura-Europos, ville créée sur l'Euphrate en -313 par le fondateur de la dynastie des Séleucides, ouverte aux influences grecques, perses et sémitiques, les diverses communautés avaient chacune leur lieu de culte et une chapelle chrétienne y fut construite dès le IIe siècle. On compta jusqu'à seize lieux de culte... Les fresques de la synagogue constituent une des pièces maîtresses du musée national de Damas.

En l'an 38 de notre ère, Paul, juif et citoyen romain, se rend à Damas pour en persécuter la communauté chrétienne. Il est aveuglé sur le chemin ; le chrétien Ananias lui rend la vue



et on peut visiter dans le quartier chrétien de Damas la chapelle édifée au VI^e siècle sur l'emplacement de sa maison, dont il subsiste quelques murs datés du I^{er} siècle après J.C.

Entrée très tôt dans l'histoire chrétienne, Damas devient dès 661 la première capitale de l'empire musulman en pleine expansion. Dès 705, les Omeyyades commencent la construction de la somptueuse mosquée (troisième lieu saint de l'Islam), qui fixe les canons architecturaux répondant aux exigences du nouveau culte. Sur le site de la mosquée avaient été élevés successivement un temple au dieu araméen Hadad, le grand temple romain de Jupiter, puis une église dédiée à Saint Jean-Baptiste. Le mausolée se trouve dans la salle de prière de la mosquée, celui de son père Zacharie étant dans la grande mosquée d'Alep. De 661 à 705, chrétiens et musulmans cohabitèrent, les musulmans ayant installé une modeste mosquée à côté de l'église.

Aujourd'hui, les églises et couvents des villages chrétiens du massif du Qalamoun, au nord de Damas, attirent fidèles et pèlerins. A Maaloula, un des quelques villages où l'on parle encore araméen, le couvent orthodoxe Saint-Thècle abrite le tombeau du saint, disciple de Saint-Paul et vénéré à la fois par les chrétiens et les musulmans. Toujours à Maaloula, l'église Saint-Serge, édifée au tout début du IV^e siècle, est certainement l'une des plus anciennes églises au monde où le culte se soit maintenu sans interruption. On y remarque la réutilisation de colonnes du temple d'Apollon qui la précédait sur le site, un chaînage de bois de cèdre au-dessus des arcs, technique anti-sismique très ancienne, et surtout deux autels peut-être inimités. Chacun se présente comme une grande pierre plate comportant des rebords, réminiscence des autels sacrificiels païens, qui eux, avaient un trou au milieu pour l'écoulement du sang.



Le concile de Nicée en 325, auquel assistait l'évêque de Maaloula, interdit la présence sur les futurs autels de ces rebords trop marqués par le paganisme !

Aller vers l'Orient syrien, c'est être happé par l'infini monotone des steppes et des déserts et guetter l'apparition à l'horizon de lieux fabuleux : Mari, Rassafa, Doura-Europos, Palmyre... C'est aussi atteindre l'Euphrate, fleuve mythique, frontière et point de rencontre depuis les temps les plus anciens entre Occident et Orient.

A Ougarit, sur la bande côtière de la Méditerranée, j'avais retrouvé les racines de notre civilisation puisque c'est ici qu'un scribe, au XIV^e siècle avant J.C., inventa le premier alphabet -trente signes- qui servira de base aux alphabets phénicien, araméen, hébraïque, grec, latin et arabe. Il prend la suite du système syllabique utilisé à Ebla. A Mari, non loin de la frontière actuelle avec l'Irak, les archéologues poursuivent des fouilles depuis 1933. Les tablettes sont une source inégalée d'informations sur l'histoire du Moyen-Orient du IV^e au II^e millénaire et le Louvre a recueilli leurs riches trouvailles archéologiques. Mais, en face de moi, le site reste muet. Depuis le sac de la ville par Hammourabi vers 1800 avant J.C., les vents et les pluies hivernales ont détérioré les murs d'argile crue séchée, et les fouilles ont accéléré la

dégradation. On médite sur le déclin inéluctable des civilisations, méditation nostalgique qui se poursuit à Rassafa.

Proche de l'Euphrate, aux confins entre monde hellénique puis romain et empire perse, Rassafa était d'une grande importance stratégique. En 305, Serge, un soldat romain converti au christianisme, refuse ici même d'honorer Jupiter et subit le martyre. La place forte se double dès lors d'un centre de pèlerinage. L'essor de l'Islam fait perdre à Rassafa sa double vocation... Au XIII^e siècle, les Mongols lui donnent le coup de grâce. La ville et ses murailles étaient construites en pierre de gypse que le soleil de midi fait étinceler de mille feux. On marche lentement dans cette cité mirage posée sur le sable et étourdissante de silence. Depuis des siècles, les vents du désert attaquent le gypse friable, mais ce qui demeure de la décoration byzantine laisse imaginer la splendeur passée de Rassafa-Sergiopolis.

Des sources abondantes ont créé l'oasis de Palmyre, sans doute le site le plus célèbre de Syrie grâce à la beauté de ses ruines et au souvenir laissé par sa reine Zénobie. Au carrefour de routes caravanières, Palmyre était une ville commerçante, riche grâce aux taxes prélevées sur les marchandises qui transitaient et s'échangeaient ici, et une ville cosmopolite où l'on parlait toutes les langues, honorait tous les dieux, assimilait toutes les cultures. Les influences grecque, romaine, perse, araméenne ont apporté à l'art et

à l'architecture palmyriennes une exubérance et une fantaisie souvent rencontrées en Syrie. Je pense aux si gracieux chapiteaux corinthiens « coup de vent » où les feuilles d'acanthé semblent agitées par la brise.

J'aimerais évoquer rapidement le théâtre romain de Bosra, enserré dans des fortifications ayyoubides et le mieux conservé du monde, la longue colonnade d'Apamée se découpant sur un ciel d'orage, l'ensemble des édifices religieux élevés autour de la colonne où le stylite Siméon passa quarante années à prier et prêcher, l'imposant krak des chevaliers construit par l'ordre militaire des Hospitaliers, les trésors et la vie animée de Damas et d'Alep, l'émouvant mausolée élevé à Deir Ezzor, sur l'Euphrate, à la mémoire des milliers d'Arméniens pour lesquels ce fut l'ultime étape de leur longue marche forcée vers l'extermination.

Tant de paysages, de villes, de sites, de monuments, de rencontres attendent en Syrie le voyageur... Il aurait fallu bien plus de dix jours pour découvrir ce pays aux richesses inépuisables, démêler l'écheveau de son histoire, discerner la Syrie qui se dessine en ce début du XXI^e siècle.

Monique Vénier-Ziesel

Ce voyage exceptionnel était organisé par l'association des « Amis de l'abbaye de Sylvanès » (Aveyron).